

Les Souffrances de Job

de Hanokh Levin
mise en scène Laurent Brethome

19 - 28 janvier 2012
Ateliers Berthier 17^e

Prix du public du meilleur spectacle 2010 du festival *Impatience*



Location 01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs de 6€ à 28€

Horaires du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h
relâche le lundi

Odéon-Théâtre de l'Europe
Ateliers Berthier

Angle de la rue Suarès et du bd Berthier Paris 17^e
Métro (ligne 13) et RER C Porte de Clichy

Service de presse

Lydie Debièvre, Camille Hurault

01 44 85 40 73 / presse@theatre-odeon.fr

Dossier et photographies également disponibles sur www.theatre-odeon.eu

Les Souffrances de Job

de Hanokh Levin
mise en scène Laurent Brethome

19 - 28 janvier 2012
Ateliers Berthier 17^e

Prix du public du meilleur spectacle 2010 du festival *Impatience*

texte français

Jacqueline Carnaud & Laurence Sendrowicz

dramaturgie

Daniel Hanivel

scénographie & costumes

Steen Halbro

lumière

David Debrinay assisté de Rosemonde Arrambourg

musique

Sébastien Jaudon

paysage sonore

Antoine Herniotte

décorateur

Gabriel Burnod

chorégraphie

Yan Raballand

avec Fabien Albanese, Lise Chevalier, Antoine Herniotte, Pauline Huruguen, François Jaulin, Denis Lejeune, Geoffroy Pouchot-Rouge-Blanc, Anne Rauturier, Yaacov Salah, Philippe Sire

production Le menteur volontaire *coproduction* La Comédie de Saint-Étienne – centre dramatique national, Le Théâtre de Villefranche, Le Grand R – scène nationale de La Roche-sur-Yon, Scènes de Pays dans les Mauges – Beaupréau, Le Théâtre du Parc – Andrézieux-Bouthéon avec le soutien en résidence de La Fonderie – Le Mans avec l'aide de l'Adami et de la Spedidam

Le menteur volontaire est en convention avec le Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Pays de la Loire, la Ville de La Roche-sur-Yon *et le* Conseil régional des Pays de la Loire

créé le 13 janvier 2010 - Théâtre de Villefranche-sur-Saône

Extrait

L'HUISSIER CHEF

Nous sommes les huissiers chargés
d'exécuter la liquidation judiciaire.

Vous êtes en faillite.

Nous sommes venus saisir tout ce qui vous appartient,
hormis votre personne, corps et âme,
et vos sous-vêtements.

(Aux autres huissiers)

Prenez les tables, prenez les chaises, prenez les bancs,
les assiettes, les verres, les fourchettes en argent,
les couteaux, les cuillères, les plats, petits et grands,
prenez les casseroles et les boîtes en fer-blanc,
prenez bouteilles, bouchons et tire-bouchons,
prenez les nappes, les serviettes, les mouchoirs, les torchons,
prenez les canapés, les tapis, les tentures,
prenez les vases, les plantes, même les boutures,
prenez les paravents, les rideaux, les fenêtres,
prenez volets, vitres, châssis, thermomètre,
prenez les charnières, les clés, les serrures,
les portes, les sols, les plafonds et les murs,
et au cas où j'aurais oublié quelque chose
- sans violer aucun droit s'il vous plaît -
prenez.

Les huissiers vident la salle et déshabillent Job, qu'ils laissent en sous-vêtements.

JOB

Vous avez oublié mes dents en or !
J'en ai plusieurs dans la bouche !

Il ouvre la bouche.

Hanokh Levin : *Les Souffrances de Job*, III, 1

Les Souffrances de Job

Récompensé en 2010 au festival *Impatience*, ce *Job* selon Laurent Brethome, interprété à corps perdu par Philippe Sire, nous confronte à l'une des pièces les plus réussies et les plus impitoyables d'Hanokh Levin. Tout commence par une fin de banquet : pour le moment, le seul malheur du riche Job est d'avoir trop mangé. La hiérarchie sociale fonctionne, l'organisme digère... tout semble en ordre. Mais aujourd'hui, tout va changer : ce jour sera celui des catastrophes – et ce sera le dernier. Fortune, famille, amis, certitudes, Job va tout perdre, livré à une affreuse vivisection où ni l'humour, ni la cruauté n'ont de limites. Il faut un grand artiste pour faire ainsi tenir en même temps sous notre regard les excès les plus horribles de l'existence et l'outrance théâtrale – c'est un peu comme si Blaise Pascal, ayant perdu la foi, revisitait le Père Ubu.

Un jeu de massacre

Tout commence par un festin. Un peu comme dans Timon d'Athènes, mais en nettement plus cruel et égoïste. Un homme riche, au comble de sa prospérité, se sent repu après avoir régalé ses hôtes. La réplétion, quelle horreur ! Quel malheur quand “tout est bouché, scellé” ! Heureusement, Job espère bien que son appétit va de nouveau s'ouvrir d'ici six heures. En attendant, les mendiants peuvent se repaître de ses restes – et les mendiants de seconde zone, des reliefs que leur laissent les premiers. Tout semble en ordre : la hiérarchie sociale fonctionne, l'organisme digère, tous les jours peuvent se suivre et se ressembler. Mais ce jour-ci n'est pas comme les autres : celui-ci sera le jour des catastrophes – et ce sera le dernier. Dans quelques minutes à peine, Job va s'écrier en gémissant : “Nu je suis sorti du ventre de ma mère, / nue ma mère est sortie du ventre de sa mère, / nus nous sortons l'un de l'autre, / et tout en frissonnant nous formons une longue file nue. / “Comment vais-je m'habiller ?” demandait ma mère le matin, / mais à la tombée du jour, c'est nue que je l'ai déposée dans le trou. / Et maintenant me voilà, nu, à mon tour.” En quelques mots, tout est dit : le ton est simple et grave, pareil à la vérité qui s'énonce. Il suffit d'un mot, de son retour implacable, et c'est comme si la voix de Philippe Sire creusait dans la phrase le tombeau où va rouler son personnage. Tout est dit, mais tout n'est pas encore fait : pour Job, la route qui mène au néant est encore longue... Comme *Le chagrin des Ogres*, ce spectacle a été distingué lors du dernier festival *Impatience*. Le moindre de ses mérites n'est pas de nous confronter à l'une des pièces les plus réussies et les plus impitoyables d'un auteur dont la stature ne cesse de croître depuis sa disparition prématurée en 1999 : Hanokh Levin. A l'Odéon, Warlikowski a été le premier à nous introduire à l'univers du grand dramaturge israélien. *Kroum l'ectoplasme* et sa galerie de désœuvrés errant à tâtons dans un Tel-Aviv mi-populaire mi-onirique proposait une excellente introduction à l'univers grinçant et désenchanté de Levin. Avec *Les Souffrances de Job*, c'est une tout autre facette de son art qui se dévoile : un réalisme puisant aux sources des plus vieux mythes, qu'ils soient tirés des Ecritures ou de la tragédie grecque. Mais le vieux Job tel que le perçoit Levin n'y perd rien en truculence. Au contraire. Chaque scène voit surgir des personnages ordinaires, vivement tracés en trois répliques. Quant au héros, il est encore plus rigoureusement dépouillé et détruit que ne l'est son modèle biblique : fortune, famille, amis, et même les consolations de la foi, tout y passe, en un jeu de massacre où ni l'humour, ni la cruauté n'ont de limites. La condition humaine y est présentée comme exposition à une horreur qui peut être sans fond – même la mort ne semble pas fournir d'issue.

Daniel Loayza

Une rencontre...

J'ai rencontré l'écriture d'Hanokh Levin en 2003 en jouant, puis en assistant François Rancillac sur la création de la pièce *Kroum l'Ectoplasme*. Je me suis alors plongé, grâce à la bienveillante collaboration de la traductrice Laurence Sendrowicz, dans l'oeuvre de cet auteur.

Après avoir monté une comédie avec chansons - *Popper, une comédie satirique - Reine de la salle de bain*, et un cabaret musical - *Dieu dit : Que la lumière soit ... et tout resta noir !*, je décide aujourd'hui de m'immerger dans l'univers d'une de ses pièces mythologiques, *Les Souffrances de Job*.

Le désir de monter cette pièce est multiple, complexe et périlleux.

En pleine tournée de *Popper* (créé en janvier 2007), nous avons entrepris d'entamer un cycle de lectures de toutes les pièces traduites d'Hanokh Levin.

Mon attention s'arrêta particulièrement sur cette visitation du mythe de Job. « Extraordinairement...in-montable... » furent mes premières pensées... Fasciné par cette histoire et la manière dont Levin avait de discuter avec le mythe, je ne décidai pas immédiatement de la monter mais plutôt d'interroger mon désir de la mettre en scène et de faire violence à ce garde fou de la représentation qui me projetait sans cesse dans une épreuve de force avec la réalité du plateau.

C'est à force de relectures et de conversations avec mes collaborateurs (dramaturge, scénographe, assistante...) que j'ai pu me persuader de trouver les raisons suffisantes et fondamentales de vouloir faire entendre ce texte.

Extérieur / intérieur

Extérieur : monter cette pièce, c'est dialoguer avec le monde car elle est affreusement contemporaine de ce qui se joue dans nombre de conflits, c'est interroger un endroit de perception de la souffrance humaine provoquée par toute forme de croyance.

Intérieur : monter cette pièce, c'est pour moi franchir un pallier dans mon parcours de metteur en scène, monter une pièce difficile et complexe et m'obliger à ne pas rester dans le giron douillet des comédies. M'imposer l'inconfort d'une pièce qui me semble être un défi à tout principe de réalité et ne pas m'embourgeoier dans la commodité de ce que je peux savoir faire.

Laurent Brethome

Comment ça va avec la souffrance ?

Jamais je n'aurais imaginé que Job pût finir en gros bébé milliardaire. Même pas dans mes cauchemars, et Dieu sait que les nuits d'un biographe sont agitées par des fantômes insoupçonnables. Mais ce soir-là, au foyer du théâtre de Villefranche-sur-Saône, je commence à y croire. Dans une demi-heure, nous assisterons à la création européenne des *Souffrances de Job*, fameuse pièce de l'israélien Hanokh Levin. Le conseiller dramaturgique Daniel Hanivel est plus détendu que le metteur en scène Laurent Brethome, mais ils sont au diapason et parlent d'une seule voix, dans l'anxiété de la représentation :

"Un gros bébé qui gratte ses croûtes et ses pustules en gémissant sur son sort, le gros baigneur de la crèche, vous verrez. Un grand propriétaire au lexique infantile. Il est le père de ses enfants, et le fils d'un père biologique et de Dieu le père.

- Mais c'est un patriarche sémite, tout de même ?

- Bien sûr, mais le sens ne doit pas être fermé. C'est au spectateur de participer à la création même si nous, de notre côté, nous avons entremêlé le temps historique et le temps mythologique. Vous verrez : on tresse, on tisse, on multiplie les fils.

- Mais quand croit-il en Dieu, votre Job ?

- Quand il est sur le pal."

[...]S'il faut être fou pour oser toucher au plus beau poème de la Bible qu'est le Livre de Job, il faut l'être tout autant pour se colleter à celui qui lui a fait subir un tel traitement. Heureusement, il y a encore des créateurs à léger grain, suffisamment irrespectueux pour bousculer les classiques et les faire sortir de leurs gonds. Brethome et Hanivel ont eu le rare sentiment d'avoir affaire à une pièce-somme comme il y a des cités-monde. Son genre est constitué de tous les genres, mêlant le comique, la farce, le vaudeville, le cabaret, le burlesque à la satire, à la pantomime et au cirque. Qu'ont-ils fait de ce mythe universel du juste souffrant en proie à l'énigme du Mal ? Une tragédie de notre temps. Si le théâtre n'a pas pour seule fonction de distraire mais aussi de perturber par une prise de conscience, c'est réussi.

La pièce commence par un renversement : la fin du Livre de Job surgit au début, avec un Job "rassasié de jours", et non "repu" (*savea* est d'ailleurs le mot clé de la pièce), comme l'ont voulu les traductrices Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz dans le souci constant de rendre au mieux les sons et le rythme de l'auteur. Celui-ci a tordu le cou au texte biblique. Il a écrit bien autre chose qu'une adaptation du *Livre de Job* ; il l'a prolongé. Pourtant la fable est bien là, ainsi résumée et actualisée : "A la suite d'une série de catastrophe politique, naturelle, professionnelle, familiale et physique, un riche PDG en vient à mourir faute d'avoir à temps renié son Dieu."

Le personnage est bien dans son rôle, ainsi que les trois amis ; seule la femme de Job a disparu. Que disent-ils avec force ? Que si Job est de ce monde, Dieu ne peut y être. Que l'orgueil a partie liée avec la mort. Qu'il n'y a rien d'autre dans la souffrance que de la souffrance. Qu'il n'y a pas de grâce dans la création. Que Dieu n'existe pas. Ils ne le disent pas, ils le crient, car un homme qui souffre en silence n'intéresse plus personne.

Rarement les amis de Job ont été traduits dans une si cruelle vérité. Leur parlerie a les atours d'une *disputatio* telle qu'on en lira plus tard entre théologiens. Ils lui font valoir que, s'il souffre, c'est qu'il y a une raison. Sa souffrance est dramatique mais est-elle tragique ? Il doit être immoral pour encourir un tel chatiment. Il faut qu'il ait péché ou qu'il ait été infidèle pour en être là. On ne souffre pas sans l'avoir mérité d'une manière ou d'une autre. Ce qu'un philosophe appellerait une vision morale du monde. Des amis, eux ? Des conformistes effrayés par son audace.

Repères biographiques

Laurent Brethome

"Je suis un artiste enseignant militant", dit de lui-même Laurent Brethome. "Tout fonctionne en rhizome... Le comédien se nourrit du metteur en scène qui se nourrit du pédagogue qui se nourrit du comédien... ". Après avoir été diplômé de l'Ecole Nationale de Musique de Danse et d'Art Dramatique (ENMDAD), de La Roche-sur-Yon et du Conservatoire Nationale Régional (CNR) de Grenoble, Laurent Brethome intègre L'École Supérieure de la Comédie de Saint-Étienne dont il sort en juin 2003. Durant ses années de formation, il a notamment travaillé sous la direction de Philippe Sire, Stéphane Auvray-Nauroy, Laurent Gutmann, Claude Yersin, Laurent Pelly, Michel Fau, Madeleine Marion, Stuart Seide, Yves Beaunesne, Odile Duboc... Depuis sa sortie d'école, il a travaillé en tant que comédien sous la direction de Jean-Claude Berutti, François Rancillac, Alain Sabaud, Jean-François Le Garrec et Philippe Sire. Il a également été assistant metteur en scène auprès de François Rancillac pour deux créations : *Kroum l'Ectoplasme* de Hanokh Levin et *Projection Privée* de Rémi De Vos. Titulaire du Diplôme d'Etat d'enseignement du théâtre, il a mené des actions de formation dans diverses structures : interventions en milieu hospitalier, en milieu carcéral, à l'Opéra de Lyon (projet Kaléidoscope), à l'ENMDAD, de La Roche-sur-Yon, au CNR, de Grenoble, au Conservatoire de Lyon, au Conservatoire de Nantes, dans des lycées, des collèges et des écoles primaires. En 2008, il devient le directeur artistique de la compagnie le Menteur volontaire. La même année, le Théâtre de Villefranche l'accueille en qualité d'artiste associé pour trois saisons. En 2009, le Conservatoire de Nantes lui confère le même statut jusqu'en 2011. Laurent Brethome a signé une vingtaine de mises en scène depuis 2002, sur des textes de, entre autres, Kafka, Tchekhov, Daniil Harms, Tsvetaïeva, ou Hanokh Levin (depuis 2007 : *Popper*; *Reine de la salle de bain*, *Dieu dit : Que la lumière soit... et tout resta noir !*, *Potroush*, et *Les Souffrances de Job*). Ses créations pour la saison 2010/2011 comprennent : *Le Dodo*, octobre 2010, un spectacle de Yannick Jaulin ; *Bérénice* de Racine, janvier 2011 ; *Nous deux*, « chantier municipal » à Villefranche-sur-Saône, mai 2011 ; *Meurtre de la princesse juive* de Armando Llamas ; *Liberté, Égalité, Fraternité*, « chantier théâtral », Théâtre de Sartrouville, juin 2011 ; *Avant la nuit... cabaret monstrueux*, avec la classe professionnelle du Conservatoire de Lyon, juin 2011.

En 2012, il créera *Projet H*, un projet autour de l'ascension au pouvoir d'Adolf Hitler .

Hanokh Levin

Né à Tel-Aviv en 1943, décédé prématurément en 1999, Hanokh Levin, figure majeure du théâtre israélien contemporain, nous a laissé une cinquantaine de pièces de théâtre, ainsi que plusieurs recueils de poésie et de prose. S'il doit une entrée en scène fracassante et sulfureuse à ses textes politiques [...], ce sont ses comédies qui, à partir de 1972, lui ouvrent en grand les portes du monde théâtral. *Yaacobi et Leidental*, qui sera aussi sa première mise en scène, peut être considéré comme la pierre (tri)angulaire de « l'ère Levin » en Israël, période de plus d'un quart de siècle (jusqu'en 1999) rythmée par une création presque tous les ans et presque toujours dans une mise en scène de l'auteur.

Les années soixante-dix voient donc naître les personnages levinien, ces petites gens dont le principal problème dans l'existence... est l'existence elle-même, principalement la leur [...]. Ils s'appellent Kroum, Popper, Yaacobi, Potroush, Kamilévitich, et nous racontent tous ce combat perdu d'avance qui nous est commun, à nous autres, êtres humains. [...] C'est bien de nous qu'ils parlent et c'est bien nous qu'ils touchent. Nous qu'ils sauvent aussi, grâce à l'humour irrésistible d'un auteur qui ne peut que ressentir une infinie tendresse envers leur/notre maladresse constitutive.

Le succès étant au rendez-vous, Levin, qui dès le début des années quatre-vingts peut travailler sur toutes les grandes scènes de son pays, commence à chercher de nouvelles formes d'écriture et d'images scéniques. Il puise tout d'abord dans les grands mythes (*Les Souffrances de Job*, *Les Femmes de Troie*) puis façonne son propre théâtre épique (*L'Enfant rêve*, *Ceux qui marchent dans l'obscurité*) qui se cristallise en « drame moderne » au service duquel il met son langage théâtral si particulier, mélange de provocation, de poésie, de quotidien, d'humour et de formidable générosité. [...]

Comme pour faire la nique à la mort, à qui, pendant trente ans, il a donné la vedette [...], Levin, se sachant malade, écrit *Requiem* (ce sera aussi sa dernière mise en scène) puis *Les Pleurnicheurs*, dont il entreprend les répétitions en mai 1999. Réalité qui devient théâtre ou théâtre qui devient réalité, il dirige de son lit d'hôpital des acteurs qu'il cloue sur un lit d'hôpital tandis que d'autres – le personnel soignant – leur jouent, en guise de « divertissement », la tragédie d'*Agamemnon*... Une mort qui le rattrape sans lui laisser le temps de voir aboutir son projet. Le 18 août 1999 Hanokh Levin s'éteint après un combat de trois ans contre le cancer.

Laurence Sendrowicz, février 2008